



## Dakar

Boubous et île de Gorée

(septembre 1966)

Embarquement à Casablanca sur l'*Ancerville*, paquebot de la compagnie Paquet. Sur un des ponts, un homme recroquevillé contre le haut-parleur de son transistor; un autre, en pyjama... Des cabines sont l'occasion de fréquents va-et-vient entre hommes et femmes à la recherche d'espaces inoccupés; couples de haute mer, de roulis et de tangages? Images, habitudes, superficialités, opportunités...

Deux collines verdoyantes, des maisons aux toits de brique rouge, des bâtiments blancs, jaunes, un peu atteints de lèpre et où perchent des vautours.

Arrivée dans une bousculade hilarante où s'entremêlent, sur l'étroite passerelle, passagers débarquant et porteurs montant à la recherche de clients encombrés de bagages.

Un chauffeur de taxi nous a remarqués. Il a l'intention de profiter de ces nouveaux arrivants hésitants. Forte algarade. La flagornerie serait d'ignorer le face-à-face, le rire comme l'insulte, de





*Une Afrique en tension*

ne pas juger les comportements de l'autre à leur juste mesure humaine. Il y a des tensions identiques et des mêmes freins. Ils sont masqués sous des apparences et pour cela échappent à l'observateur.

*Un îlot que bat la houle. Les marées me recouvrent, creusent mes flancs. Une population insidieuse, colonie d'êtres mous, prend ses quartiers. À l'approche des tempêtes, les algues qui se sont accrochées retrouvent leur liberté, folles qui hoquetent de rire au gré des courants. Elles ne me recouvrent qu'à demi. Peut-être que cet Océan que j'imagine ne vit que de mes difficultés à m'exprimer. Il n'y a pas de plan d'attaque, de concertation des passants. S'ils s'opposent, c'est par hasard, sans grande conviction.*



À la bibliothèque de l'Institut fondamental (et non plus français) d'Afrique noire, je feuillette plusieurs ouvrages. Des phrases m'arrêtent : « On demandera si l'individuel prime le collectif. Mais comment concevoir une société qui ne soit pas composée d'individus et comment, d'autre part, imaginer un homme [...] qui n'ait pas ses idées qu'il croit très originales – et qui sont celles de tous ceux qui l'entourent<sup>1</sup> ? ». « Presque partout perdre la face équivaut à perdre la vie, car l'intéressé se laisse mourir de désespoir<sup>2</sup>. »

Pourquoi ?

Parce qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les capacités des uns et celles des autres, de mentalité « primitive ».

1. Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1947, p. 206.

2. *Ibid.*, p. 202.





Dakar

Dominique Zahan écrit : « Car, comme le remarque C. Lévi-Strauss à propos de la “logique de la pensée mythique” et de “celle sur quoi repose la pensée positive”, l’art de raisonner de ces Soudanais diffère du nôtre moins par “la qualité des opérations intellectuelles” que par “la nature des choses sur lesquelles portent ces opérations”<sup>1</sup> ». Cela reste précis. La démarche structuraliste de Claude Lévi-Strauss s’ouvre sur la constatation d’analogies.

*Je bringuebale mes objets, dénoue les ficelles qui les retiennent. Ils se répandent dans des pièces étrangères, s’installent, s’habituent trop vite, avides d’immobilité. Et puis le jour revient, les arrache aux encoignures, les cordes s’enroulent. Il fait chaud, je suis las.*

*Sous mon crâne, il y a une chrysalide. Elle déploie ses ailes, mais ses mâchoires ne sont pas assez fortes pour déchirer ce qui me retient. Chaque jour, des matériaux s’accumulent, ensevelissant ceux que je commençais à disposer.*

*Les mots sont trop linéaires. Il est difficile de saisir les teintes multiples, de ne pas mutiler.*

*Je crois qu’il faut s’efforcer de lier.*

*Je souhaite une petite maison, le calme ; sortir de temps à autre, puis rester devant des papiers, des livres. J’aimerais une femme douce la nuit, le jour elle me laisse aller à mon rythme.*

Alors que, à la cité universitaire, je descends de ma chambre, une Sénégalaise, grande, forte, une dent en or, me fait signe de la

---

1. Dominique Zahan, *Sociétés d’initiation bambara*, Paris, Mouton, 1960, p. 17.





### *Une Afrique en tension*

suivre. Elle se dirige vers les sanitaires et m'indique, montrant son entrejambe, qu'elle désire un rapport sexuel. Je décline son offre. Une étudiante m'avait dit : « Si ta femme n'était pas avec toi, les filles t'aborderaient ».

Dans l'autobus, un policier semble avoir pris une douche tant il transpire. Une sorte d'araignée humaine essaie, à quatre pattes, de traverser une avenue. À la cité, un garçon se propose comme *boy*. On vend des chemises pour *boy*. Des interpellations incessantes et lassantes de marchands ou de chauffeurs de taxi : « Patron! », m'accompagnent, mais les visages fermés de certains passants me rassurent.

L'île de Gorée, à quelques encablures, est le lieu retenu, en avril 1966, par le Premier Festival mondial des arts nègres pour rappeler et commémorer la traite, l'esclavage et leurs conditions ignominieuses. Ce festival a été l'occasion de mettre en valeur les fonctions et les significations de l'art nègre à travers des manifestations théâtrales, chorégraphiques, musicales, etc. Plus d'une vingtaine de pays y participèrent. La création de la Société africaine de culture y trouva, comme le préconisait Alioune Diop, le lieu où confronter pacifiquement les cultures et ainsi coopérer au développement de la culture universelle. Arrivé la même année, mais ultérieurement, je n'ai pu, de ce fait, y participer.

Touba, son minaret. À chaque angle de rue, la ferveur des mourides surprend. Elle est déclinée par des passants prosternés au bord des trottoirs. Elle s'affiche sur les divers modes de transport : car, camion, taxi, panneaux urbains. Elle induit de nombreux arrêts de la capitale à cette importante ville provinciale.



Dakar



*J'aime les personnes qui croient en quelque chose, les abrutis qui enfoncent, ceux qui proclament la foi. Je ne peux rien contre eux. Ils savent, et ce savoir est au-delà du rationnel. Il est inutile d'ergoter. Les musulmans, les chrétiens ou les marxistes sont imperméables au doute essentiel. Le temps glisse sur eux mais ne les atteint pas fondamentalement, juste quelques rides, un peu de faiblesse parfois.*

La beauté, l'allure des Sénégalais, leur manière de s'habiller, leurs boubous, une certaine raideur, et, au pied de la cité universitaire où s'échinent des paysans, la faune : vautours grands comme des enfants, chauves-souris, chenilles, coassements assourdissants



*Une Afrique en tension*

des crapauds avalant d'énormes insectes, alors que des étudiants vont et viennent... Autant d'éléments contredisant l'apparent mimétisme occidental du centre-ville.

Cependant prévaut l'impression d'avoir été plus au balcon que dans la salle, d'avoir plus assisté que de s'être réellement impliqué, à des exceptions près.

